

## AVERTISSEMENT

La présente traduction, due à Pierre-Henri Larcher, date de 1755. Le Préfacier-Postfacier et l'Annotateur l'ont corrigée et complétée quand il y avait lieu de le faire. Quelques-unes des pages que Larcher avait renoncé à rendre en français, n'ont pas bénéficié ici d'une deuxième chance, et c'est justice : on s'en explique dans l'appareil critique de notre édition.

Deux autres traductions du *Martinus Scriblérus* ont paru en 1754 et en 1796 ; nous leur préférons celle-ci, plus élégante (c'est aussi la seule qui ait proposé une version des chapitres XIV et XV, les plus longs de tous), et nous avons cru qu'il était temps de la redonner à lire. Les siècles suivants ne se sont guère intéressés à ce livre. Seuls quelques extraits en avaient été retraduits par Émile Pons pour le volume des *Œuvres* de Jonathan Swift dans la Pléiade (1965).

Nous avons fait nôtre le choix de Larcher pour ce qui concerne le titre : le Scriblérus Club présente ces pages comme les *Mémoires de Martinus Scriblérus* ; or, l'introduction est sans ambiguïté : ce grand homme a laissé à un ami le soin d'écrire sa vie à l'aide des manuscrits qu'il lui confiait. C'est pourquoi *Mémoires* est impropre et qu'il vaut mieux privilégier en français le mot *Histoire*, malgré tout ce qu'il peut avoir de répugnant. Bon Dieu ! c'est ce qu'on doit faire si on a un peu de jugeote.

Nous signalons enfin à ceux qu'intéresse la vie des lettres et qui aiment à tomber de cheval même quand ils se trouvent au fond du carrosse, que l'édition du présent livre nous a été inspirée par la lecture affolante des deux œuvres suivantes : *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, de Laurence Sterne, dans la traduction de Guy Jouvét (éditions Tristram, 2004), et la *Correspondance avec le Scriblérus Club*, de Jonathan Swift, traduite et présentée par David Bosc (éditions Allia, 2005).

## PRÉFACE

« De grâce, n’oubliez pas Martin, qui est un compagnon bien innocent et qui ne troublera pas votre solitude », écrit John Arbuthnot à Jonathan Swift, le 26 juin 1714, à savoir au tout début : les premiers pas dans l’existence de Martinus Scriblérus, personnage de fiction et compagnon bien innocent. Innocent peut-être, si l’innocence désigne cette part d’amusante bêtise, jamais vraiment stable ni définitive, perceptible chez Martinus — innocent certainement pas, si l’innocence suppose par un décret de son étymologie de ne s’en prendre à rien, de ne faire aucun mal, de ranger ses aiguilles, d’arrondir le bout pointu de ses plumes et de ranger la satire en vers ou en prose dans une armoire, sous des chemises de nuit qui descendent jusqu’aux chevilles. Il ne troublera pas la solitude, peut-être bien, Arbuthnot l’affirme — Jonathan Swift, cependant, depuis ses diverses solitudes bientôt troublées par des étourdissements, ne détestait pas être troublé de temps à autre par la figure de cire et de chiffon de Martinus : le trouble comme un amusement, comme un dépaysement local, comme l’interruption d’une trop longue apathie.

*Bien innocent* : au risque de se répéter, Scriblérus n’est pas toujours l’éternel nigaud, pédant étouffé par un abus de langues mortes et patient des salles d’attente chez l’arracheur de dents ; la manifestation de son idiotie attachée aux humanités alterne avec de brusques retournements, presque des crises de lucidité : Martinus devient alors le porte-parole de la dénonciation de l’idiotie — celle-là est l’idiotie collective, infiniment moins pardonnable que l’idiotie d’un seul (même Robinson, à la même époque, prenait plaisir à converser avec son perroquet) : celle qui serre les rangs, procède par cooptation, espère atteindre l’unanimité, antichambre du Paradis, se contente de la majorité, antichambre de l’antichambre, aime la connivence et voit dans l’engouement le moteur de l’art. En somme, il arrive à Martinus Scriblérus, avec un siècle et demi d’avance, de vivre par moments le Paradoxe de Bouvard et Pécuchet : figurer la bêtise dans son acception aimable,

puis ne plus la supporter, la reconnaître partout, la traquer, armé d'un coupe-papier, enfin écrire un jour un livre intitulé *Peri Bathos* pour dénoncer la bêtise des gens de lettres, une bêtise de type veule.

Son innocence serait d'ailleurs entièrement nourrie de livres : en 1714, c'est-à-dire bien longtemps avant les déplorations de Thomas De Quincey et les dénonciations de Gustave Flaubert, mais après les inquiétudes de Robert Burton dans son *Anatomie de la mélancolie*, le Club Scriblérus, sous l'autorité de Martinus, se livre à ce jeu dangereux, quoique affriolant, la critique livresque des livres — des livres quand ils surabondent. Les bavardages de chaque livre quand il est en trop, les livres cinglants, les livres définitifs et les livres de jargon, ceux comme un merlin, ceux comme un pont-levis, ceux comme une sébile dissimulant un piège à rats, ceux comme une crécelle agitée par un moribond bien-portant (celui-là nous enterrera tous), ceux comme un décret, ceux comme le dernier bon mot avant de donner sa tête au bourreau, ceux comme le refus d'un comte à un vicomte, ceux comme les vantardises d'un monsieur au sujet des dames, ceux qui sont la preuve de la grandeur de leur auteur et ne se contentent pas d'un *in-quarto*, il leur faut le *folio*, plus grand qu'un plateau-repas, plus petit qu'une pierre tombale, aussi pesant ; des livres quartiers de noblesse, rien d'autre, des livres d'auto-affliction comme la présentation aux médecins, aux rois mages, à tout le monde, d'un bassin rempli de ses symptômes multicolores (en vérité, camaïeu) ; le livre comme la feuille de température du génie, du mélancolique génie, de l'insomniaque génie, ou de l'épileptique triplement génial, ou tous les livres imprimés pour transmettre une opinion, entièrement résumée dans le titre.

\*

*Troubler la solitude* : il faut la troubler, sinon, à quoi bon la solitude, et à quoi bon les inventions potaches du type Martinus Scriblérus, amorcées entre amis un soir de génie puis ravivées à l'occasion, comme on convoque les esprits autour

d'une table, les jours où les amis viennent à manquer ? Au moment-là de la pire solitude (*Vallée de la pire solitude*), un après-midi sans nuages ou uniformément gris, par exemple, on appellera au secours Martinus Scriblérus, ou n'importe quel autre héros de satire, avec la conviction de retrouver à son contact (à son approche) l'envie de se mettre en marche, disons de remuer le pied dans la pantoufle : on dirait l'agitation après la troisième tasse de café, et cette agitation est prise pour un symptôme d'indignation — on aura le temps de voir, plus tard, à quel sujet.

Avant Martinus Scriblérus, pour divertir la solitude, il y a eu Isaac Bickerstaff, l'astrologue inventé vers 1707 par Jonathan Swift avec l'aide de William Congreve : ce Bickerstaff prenait plaisir à pourchasser les auteurs d'almanach, et parfois même, en guise d'hommage, il prophétisait leur mort (plus tard, il y aura Richard Sympson, pseudo-éditeur de Lemuel Gulliver, son cousin, ou encore Erasmus Lewis, un pseudonyme : on lui versera les droits d'auteur des très fameux *Voyages* — si tant est qu'un nom propre puisse percevoir des sous).

\*

La reine Anne meurt en 1714. En sept années de règne elle a eu le temps de remplacer l'Angleterre par la Grande-Bretagne, ce qui n'est pas un petit exploit ; après elle, ce sera le tour des rois George, quatre de suite dont un fou, tous acharnés (à divers degrés et en suivant diverses méthodes) contre les catholiques du royaume. 1714 est aussi l'année de la création du Scriblérus Club par Jonathan Swift, qu'on ne présente plus, Alexander Pope, célèbre pour ses vers, ses morsures et sa santé chancelante, John Arbuthnot, hier encore médecin extra-ordinaire de la reine, Lord Bolingbroke (Henry Saint John), bientôt chassé du Parlement et réfugié en France, John Gay le dramaturge, et d'autres plus occasionnels comme Thomas Parnell (de manière générale, le Scriblérus est l'alliance durable des occasions). Mais un Club suppose une certaine sédentarité, studieuse ou rigolarde, on imagine pour lui des fauteuils, un certaine régularité, la présence des portraits des fondateurs dans

le hall où se réunissent les nouveaux — pas de chance, Bolingbroke n'est pas le seul à devoir prendre la mer pour fuir la perruque néfaste des rois George : peu de temps après la première réunion, fameuse, du mois d'avril 1714, Jonathan Swift s'embarque pour l'Irlande ; Alexander Pope, plus terrien, se réfugie à Twickenham en compagnie de sa mère — il ne la quittera plus.

Le Club Scriblérus suit les chemins plutôt traditionnels de l'association : l'enthousiasme du premier soir, spontané champignon de l'idée de génie, puis le miracle de la confirmation au cours des jours suivants (une première épreuve réussie — le matin de dégrisement étant souvent le Jugement dernier du soir d'ivresse, disait je ne sais plus qui) ; ensuite la consolidation après la confirmation, le nom d'un personnage, Martinus Scriblérus, noté dans un carnet, la liste des travaux à venir, le catalogue des œuvres prochaines, mais déjà le soupçon de remplacer l'œuvre par le projet de l'œuvre et les travaux finis par de superbes listes, sans fin, glorieuses, comme des ultimatums adressés à un Dieu qui, de toute façon, a l'éternité devant Lui. (On remplacera bientôt le Corpus Scriblerum par une admirable collection de Tables des Matières, satisfaisantes sur le coup, à ce point satisfaisantes qu'elles rendent inutile toute forme plus morne d'accomplissement (pour la même raison, une promesse faite avec beaucoup de panache rend inutile l'accomplissement de la promesse ; exiger l'accomplissement, c'est faire injure au panache)). Après l'étape des listes, vient le temps des premières ébauches : elles peuvent être disparates et s'étaler dans le temps, et comme la pureté est une fausse valeur, elles peuvent se constituer de vieux fonds de tiroir, parfois des fonds plus frais — quant au Club, il se réunit une seconde fois, presque étonné d'y parvenir, puis reporte la réunion suivante, la reporte encore, rassemble une moitié de quorum, et ensuite le secrétaire, tout seul, un soir de pluie, décrète une sorte de moratoire en attendant des jours meilleurs.

Un Club va, puis se distend, se désagrège, accepte le cours du temps et ses déserts, les dimanches de rien ; il reporte encore, c'est toujours la semaine suivante ; chaque membre fait passer les manigances du Club après ses affaires courantes,

moins précieuses mais plus urgentes (pourtant ces manigances étaient à l'origine un vrai complot, il avait devant lui l'univers) : il faut bien rembourser le marchand de vin et réparer le toit de la grange — à n'importe quelle époque, le toit de la grange l'emporte sur les frivolités d'un club et ses conspirations. Cent ans plus tard, on recueillera dans les feuillets éparpillés d'une correspondance des débris de projet, et quelqu'un, avec une bienveillance de prêtre consolateur, viendra les comparer à des feuilles d'érable aplaties dans un livre (on lui laisse l'entière responsabilité de cette image).

Sans la nommer jamais ainsi, les membres du Club Scriblérus feront du Club une diaspora de Club, éparpillé provisoirement puis une fois pour toutes, chacun d'eux et chacun à son tour prenant conscience de cet *une fois pour toutes*, apparu d'abord comme une hypothèse, puis comme une option pénible, enfin une fatalité. La raison de leur renoncement, ce n'est pas seulement la vieillesse, pas seulement la fatigue, la désolation et l'éloignement sans retour des années du règne de la reine Anne, mais une combinaison de constats d'échec (en grande partie injuste) et de réserve de grande réussite à venir — un triomphe pour plus tard qui les exonère dès maintenant. Jonathan Swift peint volontiers un tableau lugubre, mensonger, et dans ce mensonge de la défaite accomplie avec talent (le talent qu'il possède et qu'ils ont à eux tous), il aménage des parcelles de victoire, l'air de faire une concession : de rompre un jeûne. N'empêche, défaite surjouée, fantasme de triomphe contre l'adversité et triomphes réels (les *Œuvres complètes* de Swift, la *Dunciade* de Pope, la fortune de John Gay quand il fera jouer son opéra), la diaspora est bien là : l'éparpillement donnera au Club Scriblérus son ton particulier fait de distance, de ralentissement, de plainte et de réfutation de la plainte, de précaution et de cheminement, comme si tous ces amis existaient d'étape en étape sans bien connaître la distance entre deux relais de poste. Une diaspora tranquille, une diaspora inquiète, parfois, amère mais connaissant parfaitement bien l'amertume, et pas dupe de ses charmes, du confort amer de la solitude ; une diaspora parfois très fatiguée, et qui a des raisons de l'être, remontée contre telle ou

telle figure au pouvoir, et surtout consciente de vivre dans un pays supposément feutré où l'on coupe des têtes pour un rien.

\*

Malgré tout (malgré les rois George, l'abolition de l'Habeas Corpus, la fuite en Irlande, les vexations, les lettres perdues, les rendez-vous manqués, les voyages reportés *sine die* et l'éparpillement de l'énergie de la satire, quelquefois confondue avec l'entropie d'un système), malgré tout, un ouvrage a vu le jour, cette *Histoire de Martinus* : le tenir entre ses mains, c'est soupeser une pièce à conviction et profiter d'ores et déjà d'une joie pour toujours. Le lecteur trouvera dans ces pages et nulle part ailleurs le Scriblérus achevé : Scriblérus-personnage, *Scriblérus*-biographie faite de pitreries et de quête de sublime, enfin Scriblérus-écho du Club à six voix, le plus souvent dépareillées mais rassemblées dans une polyphonie de la satire. Cette *Histoire de Martinus Scriblérus, de ses ouvrages & de ses découvertes* troublera délicieusement la solitude du lecteur, surtout si elle est lue à haute voix, davantage encore si la voix porte depuis une scène en direction d'un public ravi, et si elle ne fait l'impasse sur aucune des 438 notes — elles ont été ajoutées par un Annotateur, septième d'un club de six, pour éclairer l'*Histoire*, parfois de biais, parfois à la vapeur de sodium, parfois (comme dans la note 78) à la lumière d'une enseigne, toujours avec pertinence (une pertinence plus grande que son sujet). Rien n'y manque (ni au corps principal, ni à ses commentaires) : la vie de Martinus depuis le jour de sa naissance, et même avant la délivrance, les discours du père, l'histoire du bouclier, l'amour des sciences, la pédagogie, les parallèles d'Euclide tracés sur une tartine beurrée, les jeux, les exercices, les matières innombrables, les œufs de Némésis, l'écriture du *Peri Bathos*, les aventures calamiteuses, et sur le charriot des desserts la liste de ses ouvrages écrits ou encore à écrire.

De grâce, de grâce, n'oubliez pas votre *Martinus*, et si vous le faites, arrangez-vous pour que cela advienne sur un banc de la rue Quincampoix : il profitera ainsi à quelqu'un d'autre.

*Pierre Senges*

© éditions vagabonde ([www.vagabonde.net](http://www.vagabonde.net))

Avec l'aimable autorisation de Pierre Senges pour la préface.